

d'aller loin avec Magdeleine. Il fut remplacé par un nommé Picart; celui-ci, jeune, ardent, amoureux, poursuivit à son tour la jeune fille, l'attaqua par tous les moyens : par la peur, en lui faisant croire que David lui avait transmis son pouvoir diabolique; par la pitié, en se disant malade et ne voulant être soigné que par elle; il la fit sacrifier pour la voir seule et plus souvent; au confessionnal, il ne lui parla que d'amour.

La pauvre enfant succomba. Elle devint enceinte. Elle avorta, plusieurs fois même, avouait-elle dans son interrogatoire (p. 13). Dès lors, Magdeleine ne fut plus qu'une victime, un instrument inconscient, un jouet entre les mains de l'exécrable prêtre qui usait d'elle, en abusait, la brisait. Un jour, il lui fit faire un testament par lequel elle promettait de mourir quand son amant mourrait, d'être où il serait. Grande terreur pour ce pauvre esprit. Devait-il, avec lui, l'entraîner dans sa fosse? Devait-il la mettre en enfer? elle se crut à jamais perdue. Un autre jour, « il la prostituait dans un sabbat à quatre, avec son vicarier Boullé et une autre femme. » Il alla plus loin encore, ce fils de l'Eglise; il se servit de Magdeleine, devenue son âme damnée, pour gagner les autres religieuses.

Or, en ce temps-là, se déroulait le terrible drame de Loudun; en cette même année avait été brûlé le héros de cette abominable tragédie. On ne parlait dans toute la France, dans les couvents surtout, que d'Urban Grandier, que de charmes, de magie, de diables. Il n'en fallait pas davantage pour porter le dernier coup à la raison chancelante de la pauvre fille dont nous rapportons ici la triste vie. Tout à coup « Magdeleine se sentit possédée des diables; un chat aux yeux de feu la poursuivait d'amour. Peu à peu d'autres religieuses, par un mouvement contagieux, éprouvèrent des agitations bizarres, surnaturelles. »

La diablerie avait donné de la gloire et apporté des richesses aux couvents d'Aix et de Loudun; ce fut avec joie que la supérieure de Loudun se vit en possession de cet élément de renommée et de fortune. Mais, en ce temps-là, Richelieu tentait une réforme des cloîtres, dont son œil perçant avait deviné toutes les horreurs : il fallut attendre.

Six ans après était mort le ministre Richelieu; alors fut reprise la guerre avec le diable. « Pour combattre les visions de Magdeleine, on chercha, on trouva une visionnaire : on fit entrer au couvent une certaine sœur Anne de la Nativité, sanguine et hystérique, au besoin furieuse et folle, jusqu'à croire ses propres mensonges. Le duel fut organisé comme entre dogues. Elles se lardaient de calomnies. Ann voyait le diable tout nu à côté de Magdeleine (le curé Picart était mort). Magdeleine jurait qu'elle avait vu Anne au sabbat, avec la supérieure, la mère vicarier et la mère des novices. « Rien de nouveau, du reste, dit Michelet, c'était un réchauffé des deux grands procès d'Aix et de Loudun. Elles avaient et suivaient les relations imprimées. Nul esprit, nulle invention. »

Aussi ne raconterons-nous pas, dans tous ses détails, ce drame dont les héros étaient, d'un côté, l'évêque d'Evreux, le pénitencier, la supérieure du couvent; de l'autre, la pauvre jeune fille devenue épileptique, folle; d'un côté des bourreaux, de l'autre une victime. Magdeleine fut mise toute nue, visitée, piquée d'aiguilles; nulle part on ne trouva l'insensibilité qui aurait dénoté en elle la présence du diable. Elle n'en fut pas moins condamnée et jetée dans un éternel *in-pace*.

Alors entre en scène un nouvel acteur, le chirurgien Yvelin. Homme savant et clairvoyant, il devina vite la vérité dans toute cette affaire; homme honnête, intrépide, il osa la dire à la face du peuple assemblé en foule, pendant la nuit, dans les jardins du couvent, pour assister aux diableries des possédées, à la face des prêtres et des capucins confus. Ainsi se résume son pamphlet. « Sur cinquante-deux religieuses, il y en avait six possédées, qui eussent mérité correction; dix-sept autres, les *charmes*, étaient des victimes, un troupeau de filles agitées du mal du cloître; elles sont réglées, mais hystériques, gonflées d'orages à la matrice, lunatiques surtout et déréglées d'esprit. La contagion nerveuse les a perdues. La première chose à faire est de les séparer. »

Longue fut la lutte entre le courageux chirurgien et les moines, entre le mensonge et la vérité. Celle-ci succomba. Mais revenons à Magdeleine, qui, pendant ce temps, croulait au fond d'une fosse, dans l'*in-pace* du palais épiscopal d'Evreux. On pensait qu'elle allait mourir là, étant sans air, sans lumière, et on oubliait de lui donner des vêtements pour la couvrir; souvent on oubliait de lui descendre sa cruche d'eau, de lui jeter son morceau de pain noir. Couchée sur la terre humide, dans son ordure, elle fut bientôt couverte d'ulcères que, faute d'un peu de linge, elle ne pouvait panser. Désespérée, folle, la misérable jeune fille voulut mourir : elle avala des araignées, elle avala du verre pilé; tout cela en vain; elle essaya de se couper la gorge avec un morceau de fer qu'elle avait trouvé sous sa main, et ne put pas y réussir; plus elle désirait mourir, plus semblait s'attacher à elle la vie horrible. Suprême honte! les géoliers de la prison s'amusaient d'elle comme d'un jouet, se croyaient tout permis sur la malheureuse, tout, même le crime qui l'a-

vait conduite où elle était. Puis, c'était le pénitencier qui, à son tour, venait tourmenter sa victime, la confesser malgré elle, la faire mentir. Lâche, vile, abêtie, stupide, elle servait de faux témoin. Toutes les fois qu'on voulait perdre un homme, on la traînait à Loudun, à Evreux; ombre maudite d'une morte, qui ne vivait plus que pour faire des morts. On l'amena ainsi pour tuer de sa langue un pauvre homme nommé Duval. Le pénitencier lui dicta sa leçon; elle la répéta docilement; il lui dit à quel signe elle reconnaîtrait Duval, qu'elle n'avait jamais vu : elle le reconnut et dit l'avoir vu au sabbat. Par elle, ce malheureux fut brûlé vif!

Bientôt survint la révolution, « premier souffle de liberté », qu'on nomma la *Fronde*. Le parlement prit en main toutes ces affaires diaboliques et y mit bon ordre, ordonnant : 1° qu'on détruisît la Sodome de Loudun; 2° que les filles fussent rendues à leurs parents; 3° que désormais les évêques de la province envoyassent quatre fois par an des confesseurs extraordinaires aux maisons religieuses, pour rechercher si ces abus immondes ne se renouelaient point (1647).

Cependant, et ce fut peut-être le coup le plus sensible qu'on porta au clergé, confus et vaincu, le corps de Picart fut déterré et brûlé : son successeur Boullé fit amende honorable, puis fut trahi sur la claie, enfin, monta sur le bûcher (21 août 1647).

Magdeleine, elle, resta ensevelie au fond de son cachot, n'osant plus en sortir. Dans les derniers jours de sa vie misérable, un moment de repentir descendit au fond de son cœur, une lueur de raison éclaira son esprit; elle dicta le livre, horrible à lire, d'après lequel nous avons écrit cette courte biographie, et auquel nous renvoyons le lecteur. Il a pour titre, nous l'avons dit en commençant, *Histoire de Magdeleine Barent, religieuse de Loudun, avec son interrogatoire*, etc. (1652, in-4°, Rouen), et il se trouve à la Bibliothèque impériale (Z, ancien 1016).

Et voilà comment, avant 1789, était mis en pratique, dans certains lieux réputés saints, l'Evangile du Christ, ce sublime *sursum corda*. De pareilles abominations, et il faut en remercier Dieu, n'existent plus au sein de l'Eglise; aujourd'hui et depuis longtemps, le clergé catholique donne le précepte et l'exemple des plus admirables vertus. A quoi devons-nous cette réforme d'un mal qui, alors qu'il n'aurait empesté que quelques membres du nombreux troupeau, n'en eût pas moins été abominable; à quoi devons-nous ces heureuses réformes? A la Révolution de 1789 (et, en disant cela, nous ne ferons pas les yeux sur de déplorables excès); aux cris, quelquefois sauvages; aux attaques, quelquefois brutales, des philosophes. Mais, nous l'avons déjà dit avec Chamfort, et c'est ici le cas de le répéter, on ne nettoie pas les écuries d'Augias avec un pluméau.

**BAVEOLE** s. f. (ba-vé-o-le). Bot. Nom vulgaire de la centauree-bluet.

**BAVEQUE** s. f. (ba-vé-ko — rad. bave). Ichtyol. Syn. de *blennie*. La couleur de la baveque varie beaucoup. (V. de Bomarc.) On dit aussi BAVEUSE. Nom commun à plusieurs espèces du genre gobie.

**BAVER** v. n. ou intr. (ba-vé — rad. bave). Laisser couler de la bave par la bouche : *Cet enfant ne cesse de baver. Le chien enragé bave beaucoup. Les escargots ne peuvent se manger que lorsqu'ils ont bavé. Si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de magistrats — le parlement, — le chef en tête, en habits de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillet — le ducphin nouveau-né, — qui's haranguent en termes pompeux, et qui, pour toute réponse, crut et bave.* (J. J. Rousseau.)

— Par anal. Couler en souillant, au lieu de jaillir à distance : *Ce sang ne jaillit pas, il bave.*

— Fig. *Baver sur*, Infecter, souiller, calomnier : *Il se plaît à baver sur les talents et sur les caractères chez lesquels il pressent de la force et de la sève.* (Balz.)

Rentre dans l'ombre où sont tous les monstres flétris Qui, depuis quarante ans, bavent sur nos débris. V. Hugo.

— Activ. Souiller de bave : *Votre fille est une petite beauté brune fort jolie : la voilà, elle me baise et me bave.* (Mme de Sév.) Inusité.

**BAVEREL** (Jean-Pierre), littérateur français, né à Paris en 1744, mort en 1822. Il fit ses études à Besançon, où il se fixa, après être entré dans les ordres, et put se livrer à ses goûts littéraires, grâce à un modeste bénéfice qui lui fut conféré. Baverel fut instruit, et doué surtout de l'esprit le plus caustique et le plus mordant, se fit connaître à propos d'un prix proposé en 1777 par l'académie de Besançon, sur cette question : *Déterminer la cause d'une maladie qui menace de détruire les vignobles de la Franche-Comté*. Le prix fut décerné au P. capucin Prudent. L'abbé Baverel fit aussitôt paraître, sous le titre de *Reflexion d'un vigneron de Besançon*, etc. (1778), une brochure anonyme des plus mordantes, dans laquelle, après avoir signalé plusieurs erreurs commises par le P. Prudent, il se moqua spirituellement de l'académie de Besançon, et surtout de la crasse ignorance des capucins. Cette brochure fit le plus grand bruit; le nom

de son auteur ne fut bientôt plus un secret pour personne, et le pamphlet fut dénoncé au parlement, qui eut le bon sens de décliner sa compétence. Se voyant découvert, Baverel, qui était irrité de la dénonciation du P. Prudent, écrivit contre le capucin et son ordre une seconde brochure, dont le retentissement fut extrême et qui lui valut les félicitations de l'abbé Raynal et de Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, qui se trouvait alors à Neuchâtel. Baverel s'occupait d'écrire une histoire de la Franche-Comté lorsque la Révolution éclata. Il en adopta avec ardeur les principes, prêta le serment exigé des ecclésiastiques, et se fit affilier à la Société populaire. Cependant il fut un des fondateurs d'un journal réactionnaire, qui n'eut que vingt-huit numéros, la *Feuille hebdomadaire*; il se rendit ainsi suspect, et fut enfermé au château de Dijon en 1793. Baverel fut ensuite chargé, en 1807, de la description des anciens châteaux et des monuments debout dans la province de Franche-Comté, et il obtint de nombreuses gratifications du ministère. Il allait partir pour Paris, avec une grande quantité de manuscrits, lorsqu'il mourut subitement. La ville de Besançon a acheté ses manuscrits, où sont réunies une masse de documents très-intéressants sur la Franche-Comté. On a publié de lui : *Observations sur l'ouvrage du P. Prudent touchant les maladies de la vigne* (1779); *Coup d'œil philosophique et politique sur la main-morte* (1785); *Notice sur les graveurs qui nous ont laissés des estampes marquées de monogrammes, chiffres, etc.* (1808, 2 vol.)

**BAVERETTE** s. f. (ba-ve-rè-te — dim. de bavette). Partie d'un tablier qui couvre la poitrine : *Cette BAVERETTE me produisait l'effet que le mouchoir brodé produit sur les nerfs de M. Alph. Karr* (Pontmartin.)

**BAVEROLLE** s. f. (ba-ve-ro-le — rad. baver). Autre. Montoir de casque. « Pièce d'étoffe attachée à une trompette de guerre.

**BAVETTE** s. f. (ba-vè-te — rad. baver). Pièce du vêtement des petits enfants, que l'on attache sous leur menton, pour les empêcher de se salir en bavant : *BAVETTE en piqué. BAVETTE de toile cirée. Porter encore la BAVETTE.*

Les enfants de votre pays  
Ont, ce me semble, des bavettes  
Que je trouve plaisamment faites.

LA FONTAINE.

— Par anal. Linge dont se servent des personnes de tout âge, pour ne pas salir leurs vêtements sur le devant de la poitrine : *La sœur de madame de Montespan avait les yeux fort chassieux, avec du taffetas vert dessus, et une grande bavette de linge qui lui prenait sous le menton.* (St-Sim.) « Baverette : Elle portait un tablier de soie violet-pensée, avec la BAVETTE, que nos villageois ont eu le tort de supprimer, et qui donnait tant d'élégance et de modestie à la poitrine. (G. Sand.) Un ample fichu de mousseline blanche se croisait sur son sein, et disparaissait à demi sous la haute BAVETTE carrée d'un petit tablier de taffetas changeant. (E. Sue.)

— *Etre à la bavette*, Etre en âge de porter la bavette : *Cet enfant est encore à LA BAVETTE.* || Par ext. Etre très-jeune :

Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette, Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandeleite, Puis grande tout à fait.

LA FONTAINE.

— Fam. *Tailler des bavettes*, Bavarder : *Après une si longue absence, j'éprouve le besoin de TAILLER UNE BAVETTE.* (Mélesv.)

— Archit. Lame de plomb dont on couvre les bords des chéneaux établis sur les ouvertures d'ardoises.

— Techn. Plastron de boyaudier.

— Pêch. Construction en terre, pour donner issue à la fumée dans la préparation des harengs.

— Art culin. *Bavette d'alouau*, Partie du bœuf comprise entre l'alouau et le pis.

**BAVEULE** s. f. (ba-veu-le). Bot. Nom vulgaire de la centauree-bluet.

**BAVEUX, EUSE**, adj. : Qui laisse couler de la bave : *Un enfant BAVEUX. Une bouche BAVEUSE. Une limace BAVEUSE. Il est facile de reconnaître les fumeurs, à leur air hébété, à leurs lèvres BAVEUSES.* (Blancqui.)

La limace baveuse argente la muraille,  
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'écaille.

THÉOPHILE GAUTIER.

— *Chairs baveuses*, Bords d'une plaie humectés d'un liquide séreux, ce qui empêche la cicatrisation.

— Art culin. *Omelette baveuse*, Omelette peu cuite, de consistance assez molle, et qui suinte.

— Typogr. *Lettre baveuse*, Lettre dont l'encre a maculé les bords.

**BAVIÈRE** s. f. (ba-viè-re — rad. baver). Art milit. Pièce d'armure qui servait à défendre la partie inférieure du visage, et qui tantôt se vissait au plastron de la cuirasse, tantôt faisait partie du casque et se levait ou s'abaissait au moyen de deux pivots placés à gauche et à droite du timbre. || On l'appelait aussi MENTONNIÈRE.

— Encycl. La plaque de fer ou d'acier qui se trouvait vissée à la partie supérieure du

plastron de la cuirasse était le complément nécessaire de l'armure de tête connue autrefois sous le nom de *salade*. Elle couvrait le cou et le menton et se terminait au-dessus de la bouche. « Elle était arrondie, dit M. Bellevall, et se modelait sur la forme du visage. Lorsqu'on la portait avec la salade, elle était vissée à la cuirasse, comme on vient de le dire; lorsque, au contraire, on la portait avec un chapeau de Montauban, elle était accompagnée d'un collier forgé d'une seule pièce, qui couvrait le cou aussi bien par devant que par derrière, et venait sur les épaules recouvrir la jointure de l'épaulière.

Il y avait encore des *bavières* faites de deux lames réunies, et dont l'une, celle du haut, pouvait se baisser sur celle du bas, pour laisser respirer plus facilement. Olivier de la Manche rapporte qu'il n'était pas rare de voir, dans les tournois, des chevaliers faire déclouer la visière de leurs bassinets ou salades, et ils prenaient aussitôt une grande *bavière*. « Etoit armé d'un armet à la façon d'Italie et de sa grande *bavière*... Avoit un capel de fer et une haute *bavière*, tellement que de son visage il n'apparaissait que les yeux, » lisons-nous dans la chronique de J. de Lalain. La *bavière* a été aussi appelée quelquefois *barbute* ou *barbuce*, et Ducange a commis une erreur en pensant que la *barbute* était une espèce de casque; ce n'était que la *bavière*, et rien de plus.

**BAVIÈRE** (ROYAUME DE), en allem. *Baiern*, Etat de l'Europe centrale, faisant partie de la Confédération germanique. Cap. Munich. Ce royaume se compose de deux parties de territoire situées l'une en deçà, l'autre au delà du Rhin, et séparées par une distance de 55 kil., qu'occupent le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. La plus considérable de ces deux parties, à l'E. du Rhin, comprise entre 47° 20' et 50° 41' de lat. N. et entre 6° 31' et 11° 24' de long. E., est bornée au N. par le royaume de Saxe; les principautés de Reuss, les duchés de Saxe-Gotha et Saxe-Meiningen, le grand-duché de Saxe-Weimar et la Hesse-Cassel; à l'O. par la ville de Francfort-sur-le-Mein, les grands-duchés de Hesse-Darmstadt, de Bade et le royaume de Wurtemberg; au S. par la Suisse et les Etats autrichiens et à l'E. par l'empire d'Autriche. L'autre partie, à l'O. du Rhin et sur ce fleuve, forme la Bavière Rhénane ou le Palatinat, comprise entre 48° 57' et 49° 50' de lat. N. et entre 4° 45' et 6° 11' de long. E.; elle est limitée au N. par la Hesse et la Prusse Rhénane, à l'E. par le Rhin, qui la sépare du grand-duché de Bade; au S. par la France, et à l'O. par la Prusse Rhénane et la seigneurie de Meisenheim, qui appartient à Hesse-Hombourg. Superficie totale, 76,000 k. carrés, dont 540 pour le Palatinat; pop. d'après la statistique dernière, 4,559,452 h., dont 3,176,338 catholiques, 1,233,894 protestants et 56,033 israélites, répandus dans 222 villes, 401 bourgs, 94 terres nobles et 11,075 villages. La Bavière est divisée en huit cercles ou provinces (en allem. *kreis*), savoir :

| Cercles                     | Chefs-lieux. |
|-----------------------------|--------------|
| Bavière (Haute) . . . .     | Munich.      |
| Bavière (Basse) . . . .     | Passau.      |
| Franconie (Haute) . . . .   | Bayreuth.    |
| Franconie (Basse) . . . .   | Wurtzbourg.  |
| Franconie (Moyenne) . . . . | Anspach.     |
| Palatinat . . . . .         | Spire.       |
| Palatinat (Haut) . . . .    | Ratisbonne.  |
| Souabe et Neubourg . . . .  | Augsbourg.   |

— Orogr. et hydrogr. La Bavière est un pays élevé et montagneux, appuyé au S. aux Alpes Noriques ou Bavaraises, à l'E. au Böhmerwald, au N.-E. à l'Erzgebirge et au Fichtelberg, et sillonné dans une partie de sa région centrale par les Alpes de la Souabe. La Bavière Rhénane est traversée dans son milieu par la chaîne du Harz, dépendance des Vosges, et dont le point culminant est le Donnersberg. Toutes ces montagnes ne dépassent pas une altitude moyenne : le Hochkampen, dans les Alpes Bavaraises, ne s'élève pas au-dessus de 3,125 m., et le Rachel, dans le Böhmerwald, n'atteint que 1,390 m. Les différents cours d'eau qui descendent de ces montagnes, ou qui traversent le pays, appartiennent au bassin du Rhin et au bassin du Danube. Le Palatinat tout entier fait partie du bassin du Rhin, et est arrosé par ce fleuve, par la Lauter, la Queich, la Biles, la Nahe et son affluent la Glan. Le massif oriental du territoire est situé dans le bassin du Rhin et dans le bassin du Danube. Ce dernier traverse la Bavière sur une longueur de 430 kil., et y reçoit, à droite : l'Iller, le Lech, l'Isar et l'Inn, avec leurs nombreux affluents; à gauche, la Wornitz, l'Altmbühl, la Naab, la Regen et l'Ilz. Le Rhin, au S.-O., par le lac de Constance, marque une petite étendue de la frontière; mais au N. toutes les eaux de son bassin affluent dans le Mein, qui a sa source en Bavière et y reçoit la Tauber, la Rodach, la Saale de Franconie et la Regnitz. Les lacs sont communs, surtout dans la partie méridionale; les plus importants sont : le Chiem, le Starnberg et l'Ammer, dans le lit de la rivière du même nom. Mais tous ces nombreux cours d'eau serpentent dans des vallées étroites et tortueuses; les seules plaines considérables sont celles que forme la vallée du Lech, au-dessus et au-dessous d'Augsbourg, et celle de la vallée de l'Isar, entre Munich et Freising.

— Climat, productions. Le climat est sain ;